

DE LA FÉODALITÉ  
À LA CACOCRATIE



André Maisseu

# De la Féodalité à la Cacocratie

*Tome 3*

*Le paradigme Victorien*  
*« À la recherche des savoirs »*

*Essai*

Éditions Persée

## **Du même auteur**

De la féodalité à la cacocratie – Tome 2  
Le paradigme classique : « À la recherche des Nouveaux Mondes »,  
2018, Éditions Persée

De la féodalité à la cacocratie – Tome 1  
Le Paradigme Médiéval « À la recherche du Saint Graal »,  
2017, Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson, ZAC du Moulin des Landes  
2 rue Gutenberg, 44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

La France est groggy, assommée par le choc de Waterloo, frappée par l'anéantissement soudain de ses forces vitales. Elle titube sur ses rêves anéantis de grandeur. Après un quart de siècle de batailles, de combats, de marches forcées dans toute l'Europe et de tant de victoires, elle défaille, accablée, en apprenant bribe après bribe les véritables causes du désastre, les trahisons mesquines comme celle de Charles du Barail (1785-1843) à Waterloo, les félonies sordides comme celle du banquier Gabriel-Julien Ouvrard (1770-1846), fournisseur de l'armée impériale faisant livrer des chaussures à semelles de carton aux soldats de la Grande Armée en partance pour la Russie, ou les mille fourberies du sinistre Fouché (1759-1820).

Fort heureusement, le système éducatif hérité de la monarchie, va permettre de maintenir l'hégémonie française dans les Arts, les Sciences et les Lettres, avant que la gangrène anticléricale lui porte de plus en plus de coups de poignard.

La France se déteste. Elle est coupée en deux, deux clans qui se haïssent mortellement, parfois. La France doit réapprendre à vivre, et ses rêves de grandeur trouvent refuge dans le romantisme historisant de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas.

La Restauration monarchique des Bourbons imposée par des vieillards décrépits maintient la France dans les injustices sociales et la plonge dans un marigot de faits divers, d'affaires graveleuses, de scandales étouffés et de cocottes. Les bouleversements sociétaux, la prise de pouvoir par la bourgeoisie capitaliste, l'industrialisation, la naissance et les revendications du prolétariat font le quotidien des Français et des Européens. En France, ce paradigme est ballotté entre passéisme, révolution sociale, affairisme effréné et idolâtrie du progrès.

Après 1792, alors que la Révolution avait guillotiné beaucoup plus de gens du peuple que d'aristocrates poudrés, le pouvoir est passé entre les mains d'une nouvelle classe sociale reconstituée selon les principes immuables de l'affairisme.

En 1870-71, le déshonneur de la défaite vient se superposer au souvenir douloureux de la chute de l'Aigle. La III<sup>e</sup> République installe la démocratie représentative, cette démocratie croupion, voulue par Sieyès, qui dépouille le peuple de tous ses droits. La gauche radicale-socialiste taille en Afrique un empire colonial comme palliatif à l'honneur national bafoué par les Uhlans de Bismarck. Jules Ferry, l'idole de la « socialie », justifie cette politique coloniale en déclarant en 1885, devant les députés : « les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... un devoir de civilisation », « elles doivent leur apporter le progrès et les valeurs de la République ». Ce à quoi Paul Déroulède, ardent militant de la droite nationaliste, répondra : « J'ai perdu deux filles, l'Alsace et la Lorraine, et vous m'offrez vingt domestiques ! » en écho aux propos de Voltaire, le premier « rad-soc » de France, ironisant « sur les quelques arpents de neige » du Québec, abandonnés à l'Anglois avec nos frères de Nouvelle France. La France a la tête qui lui tourne : où est la droite ? Où est la « gôche » ?

Le paradigme victorien, c'est la première mondialisation, c'est l'appropriation du globe terrestre par les Européens. Les marchandises, les hommes, les idées passent désormais librement d'un continent à l'autre.

Autour de l'An Mil, toutes les parties du monde avaient un niveau de vie globalement équivalent, l'Asie étant la partie la plus riche de la planète. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le monde est toujours aussi pauvre, à l'exception de l'Europe qui a déjà triplé ses richesses.

Deux systèmes culturels se font face : l'un fondé sur la culture de l'effort et du travail, créateur de richesses, initié en Europe occidentale avec la révolution cistercienne du Moyen Âge ; l'autre fondé sur l'appropriation des richesses par le vol et la piraterie, la mendicité et l'esclavage pratiqués sur la rive sud de la Méditerranée, au Proche et Moyen-

Orient. L'écart économique et géopolitique entre ces deux approches explose à l'orée du XIXe siècle pendant le paradigme victorien.

Une mutation technologique sans précédent dans l'histoire de l'humanité bouleverse la face du monde et crée un amoncellement de richesses dont le gradient est constitué par la valeur ajoutée produite en utilisant le corpus cognitif maîtrisé par les Européens. Ces richesses nouvelles bénéficieront prioritairement aux pays gravitant dans la mouvance culturelle judéo-chrétienne, sans que cette accumulation de richesses s'effectue au détriment de quelque zone géographique que ce soit. L'Europe n'a pas volé sa richesse à des pays tiers ; sa richesse actuelle, elle l'a construite, lentement, patiemment, pendant plus de mille ans.

#### Évolution du PIB mondial par habitant<sup>1</sup>

PIB mondial par Habitant en euro 2000 par an	Europe	Russie	Amérique du Nord et Australie	Amérique latine et centrale	Asie	Afrique
An 1000	440	440	440	440	<b>500</b>	<i>460</i>
An 1700	<i>900</i>	670	520	580	630	440
An 2000	<i>20 000</i>	4 280	<i>29 000</i>	6 400	4100	1500

Les déplacements de populations changent de nature et de dimension. Les migrations libres se substituent aux migrations forcées. Lors des paradigmes précédents, les migrations portant sur des longues distances étaient contraintes, comme la traite négrière islamique dévastant l'Afrique ou les raids des « Barbaresques » du Maghreb sur les rivages méditerranéens. Désormais, c'est de leur plein gré que les colons quittent l'Europe pour se rendre aux Amériques. À cette émigration vers l'ouest des peuples de l'Europe occidentale et centrale, répond l'expansion vers l'est de l'Empire russe, qui multipliera plus de vingt fois la superficie totale de ce pays.

1 – Maddison, « L'économie mondiale, une perspective millénaire », OCDE, 2001.

Cinquante-cinq millions d'Européens poussés par la misère vont quitter le Vieux Continent pour aller tenter leur chance aux Amériques. Pendant cette même période, la population de la France reste bloquée à une trentaine de millions. Elle ne représente plus qu'à peine 10 % de la population européenne, alors que deux siècles plus tôt, elle « pesait » près de 40 %.

Ces déplacements de populations sont concomitants des épidémies qui traversent facilement les longues distances qui constituaient autrefois une barrière à leur avancée. Tout a été dit sur la variole apportée par les colons européens en Amérique, décimant une partie des populations indigènes. Mais on oublie de préciser que la variole fut un « cadeau » que les conquérants musulmans firent à l'Europe quelques siècles plus tôt.<sup>2</sup> En retour, les Indiens d'Amérique s'empressèrent de transmettre la syphilis aux Européens. Il ne convient donc pas de jeter la pierre à qui que ce soit quant à cette problématique des pandémies. Tous ont donné, tous ont reçu, personne n'est vraiment responsable. Pour les microbes comme pour les virus, les peaux ont toutes la même couleur.

L'augmentation spectaculaire des flux intercontinentaux est la conséquence d'une baisse des coûts de transport, fruit des avancées technologiques de la construction navale depuis le XVIIIe siècle. Par ailleurs, la Grande-Bretagne fait régner son ordre sur l'Atlantique, sur une grande partie de l'océan Pacifique et sur une partie importante de l'océan Indien. Elle débarrasse ces vastes espaces des méfaits de la piraterie, contribuant ainsi à cette baisse importante des coûts de transport. Mais Élisée Reclus<sup>3</sup> (1830-1905) nous alerte : « Il ne pourra pas y avoir d'équilibre mondial reposant sur la puissance d'un seul ou sur la jalousie réciproque des gouvernements. »

L'augmentation du pouvoir d'achat de l'ensemble de la population européenne se répercute sur la consommation de biens jusqu'ici réservés à une infime minorité, tels le thé, le café, le tabac, le sucre,

---

2 – En étant au contact de la variole depuis des siècles, les musulmans du Proche et du Moyen-Orient avaient fini par s'auto-immuniser.

3 – Les ouvrages majeurs d'Élisée Reclus sont *La Terre* en 2 volumes, *Géographie universelle* en 19 volumes, *L'Homme et la Terre* en 6 volumes.



la viande. La demande de coton et de laine ne faiblit pas. Tous ces phénomènes conjugués se traduisent par une extension importante des surfaces cultivées et par une demande accrue de main-d'œuvre pour cultiver ces nouvelles terres. Le savoir-faire des émigrés européens est le bienvenu sous ces horizons lointains. Cette main-d'œuvre émigrée jointe à une mécanisation galopante va transformer les vastes plaines du Middle West américain en un gigantesque grenier à blé. Les grands deltas des fleuves de l'Asie du Sud sont également asséchés, drainés, endigués. À l'écosystème de la jungle succède la monoculture du riz. Dans tous les cas, la biodiversité en pâtit.

Dans l'industrie, la mécanisation progressive de la plupart des processus productifs va se traduire par la désappropriation du savoir-faire ouvrier. Cette dépossession génère des frustrations, exacerbées par les multiples tracasseries, brimades, tourments auxquels la classe ouvrière est confrontée pendant tout ce paradigme et qui conduiront à autant d'émeutes, de révoltes et de révolutions.

La loi Le Chapelier a fait disparaître les relations qui existaient précédemment entre les différents niveaux de la hiérarchie industrielle. Les ancestrales relations, presque filiales, qui existaient entre maître et compagnons se sont volatilisées. La seule relation qui existe dorénavant est fondée sur le salaire. Les multiples garde-fous que les statuts des confréries avaient eu la sagesse de construire ne sont maintenant plus là pour empêcher que les conflits ne s'enveniment. C'est dans ce contexte psychologique perturbé que les conditions de vie de la classe ouvrière s'effondrent, jusqu'à devenir abjectes. Mais la généralisation de l'instruction et la circulation accrue de l'information provoquée par l'expansion des médias vont conduire la classe populaire à prendre conscience de son importance. Des « soubresauts » toujours plus violents se produiront. Le paradigme victorien sera ainsi émaillé d'émeutes, de révoltes, de révolutions, de bouleversements sociaux.

Les avancées technologiques en matière de transport, la libéralisation des espaces géographiques permise par la Pax Britannica se traduisent par une première mondialisation, qui ne doit pas être résumée à un simple mouvement centripète de l'Europe vers les autres continents.

Les flux d'hommes, de marchandises et d'idées allant et revenant vers des pays qui s'ignoraient peu ou prou jusque-là, s'organisent. L'homme prend conscience graduellement de l'étendue du milieu où sa destinée prend corps. L'infinie variété des zones habitables de la planète tresse une interpénétration, possiblement réciproque, des cultures. Une forme de mondialisation s'enrichissant perpétuellement des particularismes locaux peut être envisagée, mais cette mondialisation va tout d'abord se développer sous la pression des grands industriels, assez puissants pour court-circuiter les lois nationales et éliminer les concurrents locaux. À l'inverse, les efforts des salariés et des consommateurs pour réguler quelque peu cette dictature seront chloroformés par tous les moyens possibles.

Ce paradigme a plusieurs modèles de héros : le poète romantique, le peintre maudit, le banquier bourgeois, l'entrepreneur innovateur, l'aventurier explorateur, dont les images seront magnifiées par la littérature.

# 1. LA NAISSANCE D'UN NOUVEAU MONDE

## *1.1. L'effondrement des valeurs humanistes*

« **C**ependant le soir vient, le vent tombe, les prés, les buissons et les arbres se taisent, on n'entend plus que le bruit de l'eau. L'intérieur des maisons s'éclaire vaguement ; les objets s'effacent comme dans une fumée ; les voyageurs bâillent à qui mieux mieux dans la voiture en disant : nous serons à Liège dans une heure. C'est dans ce moment-là que le paysage prend tout à coup un aspect extraordinaire. Là-bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendissent comme des yeux de tigre. Ici, au bord de la route, voici un effrayant chandelier de quatre-vingts pieds de haut qui flambe dans le paysage et qui jette sur les rochers, les forêts et les ravins, des réverbérations sinistres. Plus loin, à l'entrée de cette vallée enfouie dans l'ombre, il y a une gueule pleine de braise qui s'ouvre et se ferme brusquement et d'où sort par instants avec d'affreux hoquets une langue de flamme. [...] Ce sont les usines qui s'allument. [...]

Ce spectacle de guerre est donné par la paix ; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts fourneaux de M. Cockerill. [...] C'est un beau et prodigieux spectacle, qui, la nuit, semble emprunter à la tristesse solennelle de l'heure quelque chose de surnaturel. Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, les cylindres, les balanciers, tous ces monstres de cuivre, de tôle et d'airain que nous nommons des machines et que la vapeur fait vivre d'une vie effrayante et ter-

rible, mugissent, sifflent, grincent, râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et, par moments, au milieu des ouvriers noirs et enfumés qui les harcèlent, hurlent avec douleur dans l'atmosphère ardente de l'usine, comme des hydres et des dragons tourmentés par des démons dans un enfer ». (Victor Hugo, « Les bords de la Meuse », in *Le Rhin*, lettres à un ami, 1838.)

« A la tête des manufactures, la science, l'industrie, l'amour du gain, le capital anglais [...]. Autour d'elles ont été semées comme au gré des volontés les chétives demeures du pauvre. Entre elles s'étendent des terrains incultes, qui n'ont plus les charmes de la nature champêtre [...]. Ce sont les landes de l'industrie. [...] Des tas d'ordures, des débris d'édifices, des flaques d'eau dormantes et croupies se montrent çà et là le long de la demeure des habitants ou sur la surface bosselée et trouée des places publiques [...]. Dans chacun de ces lieux humides et repoussants sont entassées pêle-mêle douze ou quinze créatures humaines. Tout autour de cet asile de la misère, un ruisseau [...] traîne lentement ses eaux fétides et bourbeuses, que les travaux de l'industrie ont teintées de mille couleurs [...]. C'est le Styx de ce nouvel enfer. [...] Ces vastes demeures empêchent l'air et la lumière de pénétrer dans les demeures humaines qu'elles dominent; elles les enveloppent d'un perpétuel brouillard; ici est l'esclave, là est le maître; là, les richesses de quelques-uns; ici, la misère du plus grand nombre; là, les forces organisées d'une multitude produisent, au profit d'un seul, ce que la société n'avait pas encore su donner; ici, la faiblesse individuelle se montre plus débile et plus dépourvue encore qu'au milieu des déserts; ici les effets, là les causes. [...]

C'est au milieu de ce cloaque infect que le plus grand fleuve de l'industrie humaine prend sa source et va féconder l'univers. De cet égout immonde, l'or pur s'écoule. C'est là que l'esprit humain se perfectionne et s'abrutit; que la civilisation produit ses merveilles et que l'homme civilisé redevient presque sauvage. » (Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes: Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie*, Éd. J.-P. Mayer, t. V, fasc. 2, Gallimard, Paris 1958, pp. 78-82).

La naissance de la révolution sociétale qui va bouleverser le cours de l'humanité lors de son entrée dans le paradigme du XIXe siècle ne s'est pas produite sur les rives chantantes de la Sorgue sous le soleil de Provence enveloppée du chant des cigales, comme pour le paradigme précédent, mais sur les berges malodorantes et fangeuses de l'Irwell, sous un brouillard devenu permanent, noyée dans le vacarme des cymbales des machines à vapeur. À l'humanisme de la Renaissance italienne qui voulut briser les chaînes de l'ignorance, va succéder la révolution industrielle, qui va forger les nouvelles chaînes du nouvel esclavage, celui des prolétaires.

L'essor sans précédent que va connaître l'Europe occidentale va la faire passer du paradigme classique dans un nouveau paradigme, dont tous les économistes s'accordent pour dire qu'il a commencé à peu près vers 1730. Il ne s'agit pas d'un changement brutal, mais d'un processus lent de mutation, qui court le long des années de la fin du paradigme classique jusqu'à l'ouragan de la Deuxième Révolution industrielle.

Vers 1730, la conjoncture économique se redresse après une longue phase de dépression. Les prix vont s'orienter à la hausse jusque vers 1817. Cette phase de prospérité se conjugue avec un nouvel afflux monétaire, moins important cependant que celui que connut l'Europe avec la découverte des Amériques. Cet afflux se combine avec une amélioration sensible de la productivité agricole, l'agriculture demeurant la base de la prospérité économique européenne. Cette « riante prospérité » se prolonge jusque dans les années 1770. Entre 1726 et 1789, les prix augmentent en France, en moyenne de 65 %. Les profits enflent et jouent un rôle de stimulant économique. Cette prospérité bénéficie principalement aux détenteurs de rente foncière, aristocrates terriens, propriétaires fonciers et bourgeois. En revanche, l'immense majorité des paysans n'en retire aucun bénéfice, bien au contraire. Il semblerait que les salaires réels aient baissé sur cette période. Certains économistes n'hésitent pas à parler d'une paupérisation d'une grande partie du peuple français.

Même si une partie de la population a pu tirer des avantages de l'augmentation sensible de la production agricole, le drainage des

richesses a surtout profité à la classe dominante. Cette augmentation de la productivité agricole et la hausse des prix ont renforcé la structure économique du paradigme classique, autorisant une ponction allant de 30 % à 40 % des revenus des agriculteurs au profit des possédants. Ce prélèvement, par une centaine de milliers de rentiers de toutes conditions, est transféré vers les villes, où il est converti principalement en biens de consommation de luxe. Paradoxalement, la société urbaine qui se veut progressiste, parasite une société rurale fondamentalement conservatrice.

La production industrielle augmente lentement de 1 % en moyenne par an. Les exportations sont multipliées par un facteur oscillant entre 4 et 5. L'espérance de vie dépasse désormais les vingt-cinq ans. La population du royaume passe de dix-neuf à vingt-cinq millions d'habitants, faisant de la France le pays le plus peuplé d'Europe, et de très loin. L'artisanat indépendant est en perte de vitesse. Une grande industrie capitaliste fondée sur l'innovation technologique et la concentration des moyens de production, des moyens commerciaux et des moyens financiers se met en place en France, mais aussi en Grande-Bretagne.

La marée de désespérance qui va frapper la France à la suite des trahisons des cacocrates ayant conduit le pays au double désastre de la Révocation de l'Édit de Nantes puis de la défaite de Napoléon à Waterloo fera dérapier la France dans le virage de la rupture historique – conjoncturelle et structurelle – marquant le passage du paradigme classique au paradigme victorien.

Un antagonisme latent, tout d'abord imperceptible, puis de plus en plus puissant, va marquer la société européenne, opposant les détenteurs du pouvoir politique, modelés selon leurs besoins de propriétaires terriens, d'une part aux salariés réduits à la portion congrue, d'autre part aux industriels capitalistes. Cette prégnance géopolitique cautionne la propriété privée pour en faire l'édifice de toute la société. Le caractère sacré, inviolable et héréditaire de la propriété est assorti de la liberté d'entreprendre qui va logiquement vers une justification de l'inégalité considérée comme structurelle, ce que les mouvements socialistes du XIXe siècle et du XXe siècle vont dénoncer pour en faire leur fonds de

commerce électoral alors que paradoxalement ils adhèrent conceptuellement à cette logique.

Venues des régions agricoles, des troupes compactes de travailleurs émigrent vers les villes industrielles, où la nouvelle industrie a transformé les outils en machines, les ateliers en usines, la classe laborieuse en prolétariat, les négociants d'autrefois en industriels. Avec la disparition de l'artisanat qui ne peut pas concurrencer les grands établissements industriels, l'anéantissement de la petite bourgeoisie a brisé l'ascenseur social qui permettait aux classes les plus défavorisées de s'élever dans la hiérarchie sociale. Cet ascenseur social qui permettait l'enrichissement cognitif et conitif général de la société par le brassage de tous ses membres n'existe plus. L'ouvrier n'a plus la possibilité de devenir un bourgeois. Les classes sociales s'isolent et se fossilisent. Une nouvelle classe sociale est née, le prolétariat enfermé sur lui-même. Désormais, on est « mineur », « métallo », « mécano » de père en fils. La petite classe moyenne est avalée par la classe laborieuse. Les paramètres d'ajustement entre les couches les plus favorisées de la société et la grande masse de la population ont disparu. Il ne reste plus que l'opposition, voire la confrontation, comme seule variable d'ajustement entre le grand capital et le prolétariat. Les uns vivent dans un étalage de luxe indécent, les autres dans des lieux écœurants de malpropreté, dans des décombres, des ordures, des immondices. Leurs femmes et leurs enfants sont en haillons, « aussi sales que les porcs qui se prélassent sur les tas de cendres et dans les flaques ; ils ne peuvent se laver, n'ayant pour ce faire que les eaux pestilentielles de l'Irk à leur disposition ». (Sic, Engels op. cit.)

La mutation industrielle va prendre corps avec le recours au charbon, une énergie fossile non renouvelable. La forêt perd progressivement sa fonction de fournisseur d'énergie photosynthétique au profit du capital énergétique stocké dans le sous-sol terrestre. L'organisation du territoire s'en trouve modifiée. À un artisanat dispersé pour être au plus près des sources d'énergie, hydraulique ou charbon de bois, suc-

---

1 – Inspiré librement de Friedrich Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, 1845.